Le Figaro 14 octobre 56

LA MUSIQUE

De Schumann à Strawinsky avec Arthur Rubinstein

En admirant avec quelle perfection minutieuse Rubinstein jouait la Sonate en mi bémol majeur *de Beethoven, je me rappelais une confidence du grand virtuose à qui j'avais manifesté ma surprise de le voir travailler chaque jour autant d'heures : « C'est, me dit-il, que je ne veux pas dire adieu à la musique sans avoir demandé pardon aux maîtres que, dans ma jeunesse, j'ai parfois traités avec un peu de désinvolture... »*

Il est vrai que, dans tous les métiers, l'âge venant inspire le doute, le scrupule et un redoublement d'application. On échange la fraîcheur contre l'expérience. Mais que peut craindre un Rubinstein, qui ne cesse de gagner en profondeur, sans avoir rien perdu de son ardeur ? Car, après la sonate à laquelle je faisais allusion et qu'il joua avec un respect des nuances et une plénitude sonore tout à fait exemplaires, les Fantasiestücke *de Schumann trouvèrent en Rubinstein l'interprète fougueux, tendre et inspiré que réclament ces pièces, nées d'un songe — ou d'un cauchemar.*

Quant à la suite de Petrouchka, *transcrite jadis par Strawinsky « afin de faire briller la technique de son ami Rubinstein », je ne pense pas qu'en 1922 celui-ci ait pu donner de cette suite diabolique une traduction plus étincelante que jeudi soir au Palais de Chaillot. Trente-quatre ans ont passé : ni l'œuvre ni l'interprète n'ont pris un seul jour !*

Clarendon.